

Tandis qu'elle agonise...

Il lui semblait entendre des bruits autour d'elle. C'étaient de vagues rumeurs, peut-être des bruits de voix, et tout d'un coup une voix plus aigüe passait au-dessus des autres et il y avait comme un paillement indigné ou approbateur, ou tout simplement neutre, d'une neutralité qui se voulait humaine mais qu'elle percevait comme hypocrite ou vaguement empreinte d'humanité. De quoi parlaient-ils ? Elle entendait des lambeaux de phrases

– Tu crois ?

– Rien à faire !

– Alors ça, j'en ai rien à foutre ! (*elle crut reconnaître celle-là*)

– Qu'a dit le médecin ?

– Celui de tout à l'heure ?

– Eh bien oui, celui de tout à l'heure.

– Il en est passé trois au total ; ça fait trois jours qu'on est là.

- Un par jour.
- Ils pensent à la débrancher ?
- Ah, merde, jamais je pourrai faire ça.

C'était la voix aigüe de tout à l'heure. Elle crut la reconnaître, mais ce n'était peut-être qu'une impression ; à la longue toutes les voix se ressemblaient. De qui parlaient-elles ? Elle se sentit très fatiguée ; elle ferma les yeux ; est-ce qu'elle ferma les yeux ? En tous cas elle fit comme si elle fermait les yeux. Quelle heure pouvait-il être ? Elle « sentait » la présence du crépuscule ; c'était l'heure qu'elle préférait, la fenêtre ouverte sur la campagne et tout en bas sur la rivière, quand les vapeurs du soir noient le paysage et que les peupliers ressemblent à des pèlerins encapuchonnés, une longue procession de pèlerins qui suivent les méandres de la vallée, jusqu'à l'océan. Ça c'était le temps du Val de Loire, de sa jeunesse insouciante (c'est bien comme ça qu'on dit ?) et de ses découvertes. Elle était avant tout une enfant de l'Afrique. L'Afrique l'avait marquée à jamais. Enfant, elle avait suivi des processions qui menaient à la mer, ces Quinze-août rituels qui creusaient leur sillage dans une ville pavoisée ; les gens sur les balcons applaudissaient la procession et les cariatides antiques gardaient leur regard inexpressif sur les façades haussmanniennes, et puis, tout d'un coup, les maisons perdaient leurs feuilles d'acanthé et leurs encorbellements pour arborer des façades plus modestes pourvues de petits balcons, la ville haute s'effondrait vers les quartiers du port, elle se tassait une dernière fois le long des rues dont la trame se désagrégait, partait en échancrures, se déchirait brutalement selon les configurations du terrain, puis, dans un dernier sursaut, avalait la descente goudronnée, celle du dernier virage après la minoterie et plongeait d'un seul coup, hommes, femmes et enfants, vers la mer. La Vierge

sous son dais continuait de cahoter aux bras des porteurs, on commençait d'entrevoir le clapotis des eaux malgré la jetée. Alors, de déclivité en déclivité, de descente en descente, poussés par les chants, les convoyeurs de la vierge entraient candidement dans le flot, là où le port gardait une anse, tandis que les Ave, Ave Maria se faisaient de plus en plus forts.

*

- Moi j'en ai marre de rester là ; bientôt deux heures !
- Vous pensez à des obsèques religieuses ?
- Arrête, elle n'est pas morte et tu parles déjà d'obsèques !
- Pas morte, pas morte ! c'est tout comme ! un légume !

*

La voix était forte, presque exaspérée. De qui parlait-on ? Il y avait quelqu'un de malade ? Elle se rappelait la mort de sa mère ; elle était morte très très vieille, quatre-vingt-quatorze ans. Elle avait été une mère insuffisamment bienveillante comme aurait dit Winnicott. Elle disait : « On ne peut pas revenir en arrière » ; et puis : « Ce qui est fait est fait ! ». Elle n'aimait pas cuisiner : « Qu'est-ce que tu veux pour dîner ? Un café au lait ? ». J'aurais bien envie d'un café au lait, rien que pour me souvenir. C'était à se demander comment c'était possible, mais la femme couchée se souvint brutalement (était-ce une vision ? Un souvenir ?) d'une vieille photographie où elle était enfant. Elle eut le courage d'articuler (ou était-ce une fausse impression véhiculée par son cerveau) : « Je suis à table ».

La photo est là, sous ses yeux. Si lointaine et familière. Chaque détail est reconnaissable, à sa place, sur la photo comme dans sa mémoire. Je dois avoir douze ou treize ans ; je me reconnais, la coiffure, la raie sur le côté, les cheveux un peu plus bas que les oreilles. Je souris, c'est pour la photo, il faut sourire ; et puis l'instant est agréable. J'ai la serviette de table nouée autour du cou. Même Jacqueline qui est bien plus jeune que moi n'a pas de serviette ; elle est au premier plan. Que je vous dise : c'est un repas de fiançailles ; ma sœur aînée se fiance avec un beau jeune homme, elle qu'on disait « difficile à marier » (le refrain de ma mère). Les seuls invités sont la meilleure amie de ma mère et sa fille Jacqueline. Qui prend la photo ? Mon frère aîné assurément, ça ne peut être que lui ; et puis, prendre une photo c'est un travail d'homme. Et si tu prenais une photo, Vincent ? dit ma mère avec un trop plein d'amabilité ; on ne demande pas à mon frère un service, aussi futile soit-il, sans prendre un ton d'excuse, d'excuse « enjouée » ; il faut que cela paraisse naturel devant les autres. Il s'est certainement exécuté avec beaucoup de grâce, il a déployé son grand corps si harmonieux et a dû plaisanter en se saisissant de l'appareil. Il a un public : le fiancé de ma sœur et madame Sirjean.

Pourquoi cette photo m'émeut-elle ? Parce que j'y suis. J'ai si peu de photos de moi pendant l'enfance et l'adolescence, peut-être cinq ou six. Je ne suis pas assez intéressante pour être photographiée. C'est la conclusion que j'en ai tirée, et puis le développement des photos coûte cher ; et puis avons-nous seulement un appareil ? Sans doute ! Un vieil appareil, mais qui fait des photos, c'est pour cela qu'on l'a acheté, du temps de mon père. La photo est ratée ; la faute à qui ? À l'appareil ou à mon frère ? Le côté gauche est surexposé ; ma

sœur, son fiancé et Jacqueline s'en sortent bien ; ma mère, moi et madame Sirjean (côté droit) sommes malencontreusement noyées dans une ombre qui nous écarte, nous isole, nous met de côté. Paradoxalement, dans cette ombre noire, mon visage ressort, le front, les joues, le menton ont attiré la lumière. Elle a un si joli visage ! a dit un jour une voisine. Bien entendu, personne n'en a rien cru dans mon entourage, sauf moi un instant : « Elle commence à dérailler, la pauvre ! », a dit ma mère.

Nous sommes dans la salle à manger, je reconnais le buffet art déco en palissandre de Rio, *Encore une folie de ton père !* Le service à fumeur (un caprice de ma mère) mais elle avait flashé sur cet ensemble en cristal : cendrier, boîte à havanes, plateau d'acajou à volutes de métal argenté (je l'ai « kidnappé » à la mort de ma mère) ; je reconnais aussi la sculpture du chien trônant sur le buffet ; il tient dans sa gueule une bécasse, il a la patte avant levée. Je l'ai kidnappé aussi à la mort de ma mère mais il s'avéra après expertise n'être qu'une enveloppe creuse en faux bronze, je m'en suis débarrassée aussitôt. On me l'avait laissée car j'étais la seule des trois enfants à être attachée à cette salle à manger art déco. Au-dessus du buffet la photo montre une toile immense, en fait c'est une affiche imprimée représentant une barque avec une immense voile rouge sang, un coup de cœur de ma mère. À cet âge-là j'épouse ses coups de cœur. Le tableau et cette voile déployée d'un rouge surréaliste me paraissent être le comble de l'art qui, comme chacun sait, brise les tabous. Ma mère est plus réticente mais elle a l'impression de faire une affaire : *Ce doit être un coin d'Italie, ils aiment le rouge, là-bas.*

Une porte à double battant donne sur le couloir. Le soleil couchant de l'ouest a illuminé le côté gauche. Ma

mère et moi sommes déjà dans l'ombre du soir ; son visage, jeune encore, cheveux teints d'un noir de jais, rehausse un chemisier à carreaux dont je n'ai aucun souvenir et qui n'est pas du tout son style. Ma sœur est heureuse, le fiancé laisse transparaître une réserve souriante ; Jacqueline exulte au premier plan. Elle est bouclée et son sourire est nettement plus ouvert que le mien. Nous jouons rarement ensemble ; j'ai bien cinq ans de plus qu'elle. À cet âge, ça compte.

Je regarde la photo. Pour une fois je fais partie d'un tout. J'ai ma sœur avec moi, elle nous ramène de plus un fiancé, et madame Sirjean (l'amie de ma mère) et sa fille qui n'ont jamais partagé un repas avec nous (ma mère, je l'ai dit, a horreur de cuisiner) rehaussent par leur présence ce petit noyau qui a l'air festif. Qui a l'air... Pour une des premières fois de ma vie je suis confrontée à un faux bonheur « qui a l'air » vrai. Ça me rappelle, tiens, qu'un jour d'octobre, ma mère et moi avons reçu une invitation à dîner de madame Sirjean. Elle habitait une petite villa à l'orée d'un quartier plutôt coquet, juste avant la grande descente qui menait au port. Ma mère cambrait la taille en descendant l'avenue Raynal. Je la suivais, comme toujours.

Oh, surprise, à la fin du repas arriva un gâteau enrubané orné de bougies. Ma mère mima l'étonnement ; de fait je crois qu'elle était vraiment surprise : une poule avec le bec ouvert ; les poules ont toutes des yeux exorbités. Mais c'est l'anniversaire d'Annie ! Étonnement abyssal. J'avais donc un anniversaire, bref, une date d'anniversaire et on me la fêtait comme chez les riches. Ma mère se confondit en remerciements. Comment l'avez-vous su ? *Quand on veut savoir, on sait !*

Une poule à qui on cloue le bec, une poule coite qui n'a même plus le courage de caqueter, qui mange en

silence avec des affèteries de langage : *C'est délicieux, c'est vous qui l'avez fait ? C'est vrai que vous vous y connaissez en pâtisseries... et en cuisine*, et des gestes ridiculement gracieux : la fourchette qui pique et qui va à la bouche, attention à ne prendre que de petites bouchées, à mastiquer lentement.

Le gâteau d'anniversaire qui m'était destiné est le point d'orgue de la photographie. Je suis dans le cadre, la lumière sur le visage. Pour une fois la lumière est sur moi. J'aurais aimé qu'on prît une autre photo de moi « à table ».

*

- Tu crois qu'elle nous entend ?
- De son vivant il n'y en avait que pour elle. *Et moi j'ai fait ci, j'ai écrit ça*. Grâce au Ciel je n'ai pas lu un seul de ses livres !
- Elle t'a fait pourtant de super dédicaces !
- Ben oui, c'est normal il me semble.
- Tu n'as jamais eu la curiosité de savoir ce qu'elle écrivait ?
- Moi non.
- Quand-même Pour voir si elle parlait de nous, de papa.
- Fais-moi confiance, elle ne parlait que d'elle-même.
- Je vois le genre : *Règlements de comptes à OK Corral*.
- Avec Kirk Douglas et sa fossette en moins !
- Aucune de ses filles n'a lu la moindre chose d'elle ?
- Aucune !
- Si, moi j'ai lu le deuxième.
- Grand bien te fasse !

*

Oui, j'ai été une femme de lettres. J'ai écrit des romans. J'ai lu Faulkner, j'ai lu Virginia Woolf, j'ai lu Malcolm Lowry, j'ai calé sur James Joyce, « Comment ? tu n'as pas lu *Ulysses* ? » (*avec la prononciation anglaise s'il vous plaît !*) ; eh bien, non, j'ai calé sur Joyce ; j'ai lu Paul Auster avec une sympathie certaine mais on sent trop, à mon avis, le savoir-faire, entendez le « savoir écrire », et je suis retournée à mon cher Nabokov et à ses turpitudes sexuelles empreintes, oh combien, d'humanité. Je suis revenue à Paul Auster (*on sent qu'il sait écrire, celui-là !*) et son histoire du petit Ferguson qui serait à lui seul quatre petits Ferguson, identiques d'apparence et de caractère, ayant les mêmes parents et grands-parents, quatre Ferguson qui bénéficieraient de quatre destins différents, d'où le titre du livre : *4 3 2 1*. Le savoir-faire de Paul Auster m'a toujours épatée, avec juste cette petite touche d'irréalité dans un océan de réalisme. Ah, ces longues descriptions des matchs de base-ball ; il doit avoir une armée de collaborateurs qui lui rédigent des fiches. Ah, cette prolifération de subordonnées conditionnelles : Et si Ferguson. Et si l'officier d'Ellis Island. Et si... C'est à ça qu'on reconnaît un romancier : il y a toujours une porte ouverte où vous pouvez vous engouffrer.

Merde, merde, merde, je n'arrive plus à écrire. Je regarde bêtement l'écran de mon ordinateur. Putain de fenêtre où il ne se passe rien. J'ai alerté mon éditeur : « Je vais mal, je n'arrive plus à écrire ». Il m'a répondu derechef par mail : « Écrivez, écrivez donc ; vous êtes faite pour ça ! vous pourriez par exemple » (*j'adore le « par exemple », il dénote une courtoisie bienveillante*

propre à piquer la curiosité) ; je reprends : « vous pourriez par exemple faire un roman épistolaire (je pense immédiatement aux *Liaisons dangereuses* de l'imprononçable Choderlos de Laclos) avec mention de la date et lieu d'expédition des lettres, où vous écririez à des personnages de fiction, (tiens, tiens !) comme Meursault par exemple, le personnage de *L'Étranger*, ou la *Rebecca* de Manderley, de Daphné du Maurier (hum, il ratisse large, *Rebecca*, roman outrageusement féminin qui s'ouvre sur un entrelacs de sentiers furtifs), personnages de fiction qui vous répondraient à leur tour. À vous d'imaginer les réponses qu'ils vous envoient ! »

C'est là qu'on revient à Paul Auster et à ses subordonnées conditionnelles : Et si vous faisiez un roman épistolaire, et si vous écriviez à des personnages de fiction, et si ces personnages vous répondaient, et si...

Procédons par élimination (il me semble que j'ai déjà vécu cela). La narratrice de *Rebecca*, ouais l'ennuyeux là-dedans c'est qu'on est trop marqué par le film de Hitchcock (l'un de ses plus réussis, il y avait certainement en lui une « femme » qui sommeillait. Mais laissons le féminin Hitchcock errer dans les labyrinthes de la psychanalyse). Meursault c'est autre chose. D'abord Camus et moi on est de la même terre. On a arpenté la même ville, Alger, ses rues étroites et pentues ; on a grimpé ses versants sur le dos hanneton de ses improbables tramways accrochés à leurs fils et tintinnabulant à contretemps avec leur son de clochettes ecclésiastes. On a rentré la tête sous le soleil écrasant et on a cherché instinctivement l'ombre des arcades. Ah, les arcades de la rue d'Isly et de la rue Bab Azoun ! Toutes ces boutiques serrées les unes contre les autres. Le commerce, mon p'tit, y'a qu'ça d'vrai !

Alger. Tu te rappelles ? Je suis dans un tableau de Chirico. Une série de clics (des personnages semblent dissimuler des clés à mollette dans leurs poches géométriques) déverrouille une succession de portes qui s'entrouvrent dans mon cerveau. Camus erre sur une place sans nom ornée d'arcades néo-classiques d'un blanc de chaux qui rend le ciel encore plus bleu. C'est un petit personnage étriqué et bien habillé qui a l'air de s'excuser d'être là. Derrière lui une tour rouge me fait penser à un hôtel borgne à l'entrée de la kasbah. Camus s'apprête à monter dans un tram ; il s'excuse de passer devant moi et me dit : « Appelez-moi Albert ». Nous sommes Place des Trois Horloges : trois horloges en effet surmontent une colonne de fonte semblable à celle des réverbères. Jamais, de mémoire d'homme, elles n'ont donné l'heure. Encore une des singularités de cette ville pour laquelle le temps n'existe pas. Passée la rue de Bab el Oued, puis la Place du Gouvernement (au centre de la place le duc d'Aumale chevauche un coursier qui tourne le dos à la Mosquée et regarde vers la mer), le tramway entre dans la rue Bab Azoun prolongée par la rue Dumont d'Urville. Une série de câbles noirs le dirige bruyamment vers le cœur de la ville. Chaque arrêt est une secousse, chaque redémarrage un halètement convulsif. La foule tassée au milieu des sièges regarde méchamment autour d'elle le siège susceptible de se libérer. Albert et moi nous nous cramponnons aux barres de métal qui montent la garde dans l'allée centrale.

– Où allons-nous ? lui ai-je demandé

J'ai envie d'espace, j'ai envie d'altitude. Nous allons monter vers le Telemly, puis El Biar. Tu vas voir ce parcours : rue Bab Azoun, rue d'Isly, et puis, rue Rovigo, que des tournants ! mais de là-haut, ça vaut le coup d'œil !

Je lui ai demandé plein de choses. Et d'abord sur *L'Étranger*. Pourquoi un Meursault sans prénom ? Le récit s'arrange pour ne jamais lui donner de prénom. Seul Raymond, le copain, a un prénom. Il en a un grâce à Meursault : *Raymond a dit, Raymond a fait*. Meursault, lui, reste pour l'éternité Meursault, non pas celui qui a tué un Arabe, mais celui qui n'a pas pleuré à l'enterrement de sa mère. Et puis, pourquoi Meursault ? Un nom si français dans une Algérie si cosmopolite ? Il aurait pu s'appeler Garcia, ou Lopez ; il aurait dû s'appeler Garcia, Lopez. Un freinage brutal interrompt ma démonstration. Albert m'explique que ce patronyme élégant définit, déjà, sa singularité.

Je suis revenue à la charge. Après tout j'avais avec moi l'auteur de l'un des romans les plus énigmatiques du xx^e siècle. J'ai demandé à Albert comment il avait senti que son héros ne pouvait que s'appeler Meursault tout court. Il a paru se ratatiner sur son siège (*nous avons finalement trouvé une place assise*), les arcades couleur blanc de chaux de la rue Bab Azoun prirent l'aspect de dromadaires à la queue leu leu et Chirico nous inonda d'un azur strié de pointes de silex : Parce que ce Meursault-là, m'explique patiemment Albert, a pour caractéristique qu'il a horreur de « l'inutile », la phrase de trop, l'épanchement. Il préfère « vivre », jouer à courir après les camions pour sauter derrière et s'asseoir en marche, plonger, nager, faire la planche, le visage tourné vers le ciel avec le soleil qui écarte les derniers voiles d'eau qui lui coulent dans la bouche, faire l'amour de temps en temps à une femme qu'il ne s'est même pas donné la peine de conquérir, rendre de menus services parce que ça ne lui coûte pas, comme prêter sa plume à son ami Raymond pour écrire une lettre à une femme arabe qu'il ne connaît pas, tout cela parce que son

avenir à elle comme celui de son ami Raymond lui sont indifférents. Meursault reste pour l'éternité celui qui se contente de regarder les autres, les regarder vivre, les regarder « se planter » et n'en tire aucun enseignement car les autres restent les autres et pour lui, le monde se réduit à son voisin Salamano, son logeur Céleste, son patron, son amante d'occasion, Marie Cardona, son « ami » Raymond. Meursault se trouve au point exact de deux mondes, sur cette plage déserte où le soleil le foudroie, pris entre une menace virtuelle (*l'Arabe tient un couteau*) et une réalité solaire : « La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. »

Des personnages qu'on dirait faits de métal et de carton tant ils changent d'allure et de matière selon qu'ils marchent à l'ombre ou au soleil, traversent de façon mécanique cette ville qui est celle de Meursault. Pour le moment nous longeons la mer, même si des carrés d'immeubles nous la cachent. La Grande Poste arrive soudain à notre gauche. Ses mosaïques brillent comme des coquillages azurés. Enfin l'horizon se dégage. Le port dresse ses grues. Des mouettes criaillent. Le tramway avale l'air de la mer, toutes fenêtres ouvertes. Des régimes de bananes attendent sur les quais. Une lumière à la Chirico coule à plein d'une gorge céleste. Des statues antiques (*les villes coloniales adorent les statues pseudo antiques*) regardent sans regarder ; leurs yeux sans cils, sans iris et sans vision fixent le ventre des bateaux ; deux artichauts d'une taille monstrueuse trônent sur les escaliers de la grande Poste, ils semblent deux mendiants accroupis recouverts de feuilles d'un vert brunâtre.

*

- Elle a dit « artichaut » ?
- Non, elle a dit « J’ai chaud ».
- Tu ne m’enlèveras pas de la tête qu’elle a dit « artichaut » !
- Artie Shaw, peut-être ; elle a toujours été fana de jazz.
- Oui, elle se la pétait régulièrement avec ses jazzmen
- Avec quoi elle ne se la pétait pas ? (*rires*)

*

Albert et moi nous nous cramponnons aux sièges. Nous avons habité la même ville, pas le même quartier, quoique le Belcourt de Meursault ressemble furieusement au Bab-el-Oued de mon adolescence. Nous avons côtoyé les Arabes, côtoyé, pas fréquenté, et nous disions les Arabes, pas les Algériens, comme ils disaient de nous : les Français, les Européens. Chacun sa tribu, rien de plus normal. Le terme *Algériens* est apparu plus tard à l’Indépendance ; on disait *l’Arabe* pour le mendiant loqueteux comme pour le commerçant ayant pignon sur rue. *Les légumes de madame Esclapès sont bons mais chez l’Arabe ils sont moins chers ; alors je vais chez l’Arabe.*

Fidèle à la réalité, Camus dit *l’Arabe, les Arabes*. Adossés à la devanture d’un bureau de tabac ils semblent n’être qu’une toile de fond : *ils nous regardaient en silence mais à leur manière* (tout est dit dans ce « à leur manière »), *ni plus ni moins que si nous étions des pierres ou des arbres morts.*

Personnellement, lui dis-je entre deux cahots, en tant qu’*Algérienne*, je trouve beaucoup d’incongruités dans ton roman. La réalité historique me semble sérieusement mise à mal. Je ne vois pas des Arabes chercher à tuer un Européen pour venger l’honneur d’une prostituée. Je ne

vois pas une Mauresque, comme tu dis, ou un Arabe de la Kasbah, capables de lire une lettre écrite en français. Mais admettons. Après tout l'auteur peut s'octroyer quelques libertés. Si on veut résumer *L'Étranger* en une phrase, il s'agit ni plus ni moins d'une rivalité entre deux bandes de proxénètes, rivalité où Meursault se trouve embringué à son corps défendant. De fait, cette lettre qu'il rédige à la place de son ami Raymond Sintès, le proxénète, et qui est le déclencheur de cette « tragédie » est si peu intéressante que tu n'en donnes pas la teneur. La faute en est à ce soleil silex qui s'abat sur les nuques comme une guillotine. N'empêche, ton roman fascine et continue de fasciner. À son corps défendant, Meursault se trouve pris entre les deux Arabes (*identification globale et anonyme*) et son « ami » Raymond Sintès, nom et prénom, identifié et identifiable.

– Non, ne me coupe pas, laisse-moi continuer.

L'enchaînement des faits sur la page est parfait. Meursault part se promener seul et revient ; puis il repart avec Raymond et l'ami de Raymond, puis avec le seul Raymond dont il modère les ardeurs guerrières, puis tout seul pour retrouver cette petite source derrière ce rocher. C'est là qu'il appuiera cinq fois sur la gâchette de ce revolver qui ne lui appartenait même pas et dont il n'avait pas l'intention de se servir. Dans *La Mort heureuse*, ta première version de *L'Étranger*, la première phrase s'ouvre d'emblée sur son patronyme, Mersault, précédé du prénom Patrice. Dans Mersault il y a « mer » (*saut dans la mer*). Dans Meursault il y a « meurs » (*saut dans la mort*). Ne me dis pas que tu ne l'as pas fait exprès.

Il essaie timidement de m'interrompre mais je suis lancée, rien ne m'arrête.

Est-ce que je t'étonnerais si je te disais que je n'arrive pas à « accrocher » au mythe de Sisyphe ? Bien des intellectuels de ton époque (1941) ont vu une filiation directe entre Sisyphe poussant inlassablement son rocher et Meursault. Meursault en Sisyphe, qu'on m'explique ! On me répond doctement : *Le mythe de l'Absurde*. Oui mais l'un pousse inlassablement un rocher qui dégringole aussitôt et l'autre est reconnaissable à ce qu'il ne fait rien, ne dit rien, répond « je ne sais pas » quand les questions se font plus précises.

Par exemple à la maison de retraite :

- Vous ne voulez pas voir votre mère ?
- Non
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas.

D'autres le voient en Icare, *because* le soleil, sans doute ! Tu te rends compte, Albert, ce Méditerranéen, cet Icare, ne supporte pas le soleil ! Tous ces cuistres m'ennuient, on voit qu'ils n'ont jamais senti le soleil d'Afrique sur leur tête. *Y'a de quoi rendre fou ! Ma mère, elle sait enlever le soleil !* disait l'autre (entendez « guérir une insolation »), tu l'as entendu comme moi ! *Elle remplit d'eau un bol, elle le couvre d'une serviette, elle met ses mains sur ta tête et elle récite les prières pour « enlever le soleil ». Quand l'eau bout dans le bol, ça y est, le soleil il est parti. Attention, ce n'est pas n'importe quelles prières ! c'est des prières qu'on t'enseigne le Vendredi Saint, mais alors, que le Vendredi Saint !*

- Tu auras beau écrire, dis-je à Albert, tu resteras à jamais le Camus de *L'Étranger*. Tu as fait du Homère. Et si nous faisons de l'Octave Mirbeau ?

Il a ri. Les palmiers agitaient leurs palmes. Le tramway s'accrochait aux pentes, n'en finissait pas de

tourner en montant. La ville labyrinthique de Meursault se hissait par à-coups vers un ciel implacable, entre soubresauts et cahots.

Tiens, lui ai-je dit, imaginons les lettres de Marie Cardona à Meursault. Non, plutôt d'une autre, d'une amoureuse de Meursault.

J'ai tiré un papier de ma poche et me suis mise à écrire. Il s'est carré dans le siège dont les ressorts grinçaient. Le tram continuait sa course folle.

Alger le 2 octobre 1937

Cher Albert, c'est le curé qui m'a dit de t'écrire. Il m'a dit que cela te fera du bien. C'est pas qu'on se soit trop connus, toi tu en pinçais pour Marie Cardona, mais tu me connais bien, je suis sa cousine et te savoir si près dans la prison de Barberousse me fait de la peine pour toi et parce que c'est normal que tu aies eu peur de l'Arabe, il tenait un couteau, c'était sûrement pour s'en servir contre toi. Je ne voudrais pas dire du mal de Raymond Sintès parce que c'est ton ami, mais il n'est pas très apprécié par ici, tout le monde dit que c'est de sa faute si tu te trouves à Barberousse. Sintès c'est un type à embrouilles et depuis que tu n'es pas là, il est bien seul, les gens se détournent de lui, même dans le tram sur le trajet Place du Gouvernement, Les Trois Horloges où tout le monde se connaît parce qu'on est du même quartier, les gens font semblant de ne pas le reconnaître. Un homme lui a jeté un jour en espagnol « follonero de la boca »¹ et tout le monde a ri.

1 Se traduirait à peu près par « grande gueule et petits bras ».

J'espère que ton procès va bien se passer. Tout le monde est avec toi ici (à Bab-el-Oued).

Ton amie Christiane.

– À mon tour, m'a-t-il dit.

Il s'est recroquevillé sur son siège, a pris son menton dans sa main et, lentement, comme s'il dictait :

Alger, prison de Barberousse, le 10 octobre 1937

Chère petite Christiane,

Je me souviens très bien de toi mais, comme tu es bien plus jeune que moi, je ne t'ai jamais abordée, juste un salut de temps à autre. Ça ne veut pas dire que tu ne me plaisais pas mais un homme ça a des besoins. Toi et tes dix-huit ans, c'était comme une barrière. Un homme, un vrai, ça s'empêche.

Ne me parle plus de Raymond, celui-là il est mort pour moi. Parle-moi du dehors, du ciel, des rues, du matin qui traîne à se lever et du midi quand on sort du bureau pour aller casser la croûte et parle-moi aussi du soir, quand la mer monte et rejoint le ciel. J'ai besoin d'être dehors, tu comprends ?

Ton ami dévoué,

Meursault.

J'ai applaudi silencieusement.

– Tu devrais écrire, m'a-t-il dit.

– Je verrais bien le Jardin d'Acclimatation, a ajouté Albert. Ceci dit, je ne crois pas que mon ami Sartre aurait apprécié un faux jardin tropical.

– Qu'a-t-il de faux ? ai-je rétorqué.

– Tout, la réunion un peu artificielle des espèces ; ça fait un peu « réserve d’animaux sauvages » au cœur de la brousse.

– Que vient faire Sartre dans cette affaire ?

– Rien, sinon qu’il est l’un de ceux qui ont écrit la plus belle analyse de *L’Étranger*. Il a développé toute une thèse sur l’emploi du passé composé.

– Ah oui, le passé composé qui a un pied dans le présent et l’autre dans le passé !

– C’était brillant !

– Je n’en doute pas.

– Camus, Sartre... Beaucoup disent Albert ; aucun ne dit Jean-Paul. Proximité de « l’Algérien ».

Pourtant s’il y en avait un qui avait parole facile c’était bien Sartre. Sartre se raconte comme personne. Tandis que l’un va au moins disant, Sartre se déclare dingue des mots. Il est d’une famille où les livres sont vénérés, ouverts avec un respect religieux. Sartre singe les adultes ; il se saisit d’un livre au hasard et le feuillette page par page d’un air concentré. On s’écrie alors : « Mais il sait lire ! ». Il n’a que trois ou quatre ans. La légende du petit génie est en route.

Chez Camus il n’y avait pas de livre. On n’y parlait pas français ou fort mal. On allait à l’école jusqu’au certificat et encore parce que la loi l’imposait. On faisait ses « classes » dans la rue sous le regard goguenard et suspicieux d’un peuple qui vous observe pour avoir *quelque chose à dire*.

Sartre est naturellement sympathique. Sartre, le bourgeois, est partout à l’aise. Il agrège autour de lui et de Simone de Beauvoir les personnalités les plus diverses. Il invite naturellement ce jeune philosophe communiste à débattre avec lui. Camus, toujours sur la réserve, semble empêtré dans ses mots. Il a horreur

des micros. Il parle avec une lenteur affectée. On sent qu'il veut faire bonne impression. Camus est beau, les femmes l'aiment. Sartre est laid mais il feint de s'en ficher ; même sa tache sur l'œil droit, est une sorte de décoration. Camus et lui seront amis. Ils s'aimeront et se détesteront avec autant de force qu'ils s'étaient aimés.

Le tramway a continué de nous brinquebaler jusqu'aux hauteurs d'El Biar. Une lumière à la Chirico enflammait les rails qui s'agrippaient aux tournants et ressemblaient aux traces luisantes d'un escargot. J'ai fermé les yeux et ai pensé à Meursault. Comment ne pas penser à lui, assise comme je l'étais, aux côtés de celui qui l'avait « inventé » ? La lumière giclait sur le bus, c'était comme si nous roulions à travers un océan de feu. Nous tournions maintenant le dos à la mer.

– Pourquoi monter si haut ? ai-je demandé à Albert.

– Pour le panorama, m'a-t-il répondu. Il y a de là-haut le plus beau point de vue sur la baie. Et puis nous redescendrons à pied par le plateau des Glières.

J'acquiesce silencieusement. Le visage de Meursault apparaît et disparaît sur le pare-brise du tramway entre la tête du conducteur et la porte à ouverture automatique qui s'ouvre et qui se ferme dans un vacarme de pistons qui freinent et de manivelles qui s'enclenchent. Plus nous cahotons au gré des ressorts, plus Meursault se métamorphose entre sel et lames, entre fer et larmes. Je le vois distinctement, lui dont on ne sait rien, ni de la couleur de ses yeux, ni de la forme de sa bouche. Son visage est d'une régularité parfaite. Ses yeux ont des paupières de métal. Il tient une lame triangulaire. Il se détache sur le bleu du ciel comme un artefact en forme de guillotine posé sur un sable jaune ocré.

Je suis descendue du tram avec Albert, juste avant le square Laferrière. Nous étions au sommet d'une faille,

comme si la ville avait été scindée en deux. Le destin de Meursault me revint en mémoire, la tête d'un côté, le corps de l'autre. Albert, quant à lui, était tout à la jouissance de l'air, du soleil et de la lumière de midi.

– Cette ville se veut française, me dit Albert, tiens, rien que ces noms : plateau des Glières, square Laferrière, boulevard Carnot, ça n'est pas anodin ! Elle s'est offert une morale, un passé colonial sans tache et pourtant ! Que de lâchetés, de compromissions ! On se croirait dans une ville de la Résistance : ce n'est quand même pas rien le plateau des Glières dans l'histoire de la Résistance française ! Cette ville du conformisme et de l'argent facile s'est appropriée sans vergogne tout ce qui vous donne un vernis de mondanité. Mais la configuration de la vieille ville, la ville turque, le fort Bab Azoun, lui ont imposé un entrelacs de ruelles toutes plus mal fichues les unes que les autres. C'est pourquoi cette césure que tu vois là, cette succession de paliers baptisée plateau des Glières n'est pas qu'une espèce d'allée bétonnée, c'est un poumon arboré où l'air circule avec abondance ; la seule marque des dieux apolloniens sur cette ville qui tourne en colimaçon sur elle-même et s'organise autour de ses ports.

Où qu'on se trouvât, la mer, en effet, était le point de mire. Le plateau des Glières nous portait inexorablement, marche par marche, jusqu'à sa houle. Nous éprouvions comme une ivresse à aller à pied, à dévaler ces pentes, emplir nos poumons de l'air de la mer, sentir au-dessus de nos têtes la lente inclinaison des palmes, la rousseur des gousses de caroubiers, la féminité des pins tout en aiguilles à cheveux. Et puis, comme un point d'orgue, la sculpture du Pavois, ce Monument aux morts grandiloquent à l'image de cette ville, ces deux guerriers à cheval portant à bout de

bras une espèce de bouclier antique qui sert de civière à un homme couché, avec cette femme au centre, les bras levés, allégorie de la France, de la République ou tout simplement de la ville. Tout ce qui aurait pu être mouvement, soubresaut, secousse, était devenu, de par le ciseau du sculpteur, artefact, ou mieux, sarcophage, avec cette rigidité des chevaux, les plis droits des caparaçons, leurs hennissements immobiles et leurs crinières figées par le vent. Il en allait de la crédibilité de cette ville qui haïssait intrinsèquement tout ce qui était mouvement, contradiction, controverse ; cette ville qui se dressait tel un amphithéâtre et qui déjouait chaque jour le vent, la mer, les lueurs obscures de la nuit comme les glaives ardents du jour, cette ville qui se moquait des configurations du terrain, en épousait chaque dénivellation, chaque montée comme chaque descente, qui s'ouvrait en deux de chaque côté de la faille du plateau des Glières et, tel l'intérieur d'un théâtre, déroulait ses paliers, ses escaliers monumentaux, de débord en débord, jusqu'à la scène, immuable et changeante, crénelée de vagues et éclaboussée d'écume, avec le décor dressé de ses grues dont les bras noirs figuraient des treuils, des cintres, toute la machinerie d'un décor de ballet qui se jouait là-bas, à l'horizon, là où le soleil naît, là où il sombre, là où il renaît dans un rougeoiement prophétique.

Albert sourit. Il penche sa belle tête brune ; le vent de la mer l'a décoiffé. Le soleil Minotaure a solidifié les étoffes et transformé les mendiants immobiles en créatures hybrides, mi-bois, mi-métal. Des tirailleurs lansquenets hantent le pavé brûlant sous le regard aveugle des trois cavaliers de pierre. Vus d'en haut, ils forment de petites taches bleu azur et rouge garance qui sautillent d'arbre en arbre, se coulent dans les flaques

d'ombre. Un grand pin irradié de soleil semble une lampe à pétrole enveloppé d'un vol d'insectes tourbillonnants.

L'azur de Chirico nous a inondés de la tête aux pieds. Je me souviens de la pluie aveuglante qui tombait du ciel, de cet éclatement rouge, de ce glaive sur ma nuque. Le soleil ripait sur les inégalités des façades, creusait des niches, embrasait le fer des balcons. Un pot de géranium sur une fenêtre avait un œil à moitié fermé, ou plutôt une tache ; l'une des fleurs, précocement fanée, formait une taie au-dessus d'une bouche aux lèvres larges et un peu molles. L'azur plongeait ses silex dans nos nuques. Les immeubles haussmanniens prirent soudain des allures de cirques gréco-latins. Sous les balcons les masques antiques perdirent leurs paupières et regardèrent de leurs yeux vides la ville rendue aux siècles qui la virent naître. Des dromadaires venus d'on ne sait d'où débouchèrent de la rue d'Isly en direction de la vieille place du Gouvernement. Ils se déplaçaient lentement, avançant songeusement leurs pattes immenses, articulées autour de rotules proéminentes. Nous les regardions, bouche bée.

Nous avons pris la rue d'Isly en contresens et sommes passés devant l'Opéra, édifice modeste aux allures de cinéma de quartier. Sur le devant une affiche représente Hector et Andromaque embrassés. Ils sont faits de pièces de bois taillées en fuseaux et présentent des têtes et des membres ovoïdes, sans yeux pour voir, ni bouche pour parler.

Meursault n'avait pas, non plus, les « outils » pour parler. J'ai pensé à *l'Étranger*, l'homme qui en dit le moins possible, qui voudrait ne pas voir et ne rien entendre, et qui, presque malgré lui, en dépit de ses répugnances, saisit un couteau, puis un revolver parce qu'il faut bien « être au monde ».

Et puis, parce que nous étions à Alger et qu’au-dessus de nous le soleil tapait sur les têtes comme il avait tapé sur la pauvre tête de Meursault, j’ai voulu me mettre à l’abri des arcades.

J’allais le dire à Albert quand soudain une foule brune, masculine, envahit les trottoirs en brandissant des drapeaux verts et blancs, ornés du croissant rouge. Un cortège de voitures se fraya un chemin à travers la multitude et se mit à klaxonner de manière intempestive, nous forçant à nous rencogner dans le rectangle d’une porte. Alors, de porte en porte, de niche en niche, la foule bruyante nous poussa d’un seul mouvement, telle une houle, vers le port, le bras de ses grues en forme de gibets, ses cargos rouillés, et le ventre mou des bateaux s’ouvrit miraculeusement devant ces nouveaux Jonas qu’Albert et moi étions devenus.

*

- Elle a dit Albert ? Tu as entendu toi aussi Albert ?
- Moi je n’ai rien entendu.
- Elle a chaud !
- C’est normal, moi aussi j’ai chaud !
- Ouvrons la fenêtre !
- Non, surtout pas, qu’elle ait chaud ! après tout, le personnel hospitalier est là pour ça.